

JE NE SAVAIS PAS ce qu'était l'amour. Pour ma mère, j'étais inquiète. L'aimais-je comme je le devais, comme les mots disent qu'on aime sa mère ? Elle se mettait souvent en colère d'une colère blanche, je la désapprouvais. Je ne savais pas si je l'aimais, parce que cet amour était sans commencement. Pas plus que la mémoire des mots qu'on a pourtant appris, l'amour pour sa mère n'a d'origine. Les souvenirs sans souvenir sont les racines des plantes à fruits et à fleurs, des artichauts et des feux d'amarantes, et des hauts arbres fastigiés grandis au cœur et plantés dans la terre à jamais. La mère jeune et chantante de mon enfance a glissé doucement avec elle dans l'intérieur du bois de l'oblivieuse mémoire, pour qu'à chaque saison la vie en moi fleurisse, s'éveille aux soleils ou à mes hivers se resserre.

Pour la mort, c'était pareil. Sur le tableau au mur chez mon grand-père, ce n'était rien que les deux petits corps frileux, un peu boucanés, de l'écureuil et de l'oiseau endormis à même la table, sans plainte ni abandon, dressés comme un couvert. Je ne comprenais pas ce tableau. Quelque chose y était qu'on ne pouvait comprendre. L'oiseau et l'écureuil dormaient sans se reposer, ni s'être d'eux-mêmes couchés. Une main qui n'y était pas les avait posés sur la table. « Ils sont morts » disait ma grand-mère. C'était la main de la mort. Par elle les petites bêtes n'avaient plus ni dedans ni dehors. La mort ne fut qu'un mot, et par le mot vint la chose, s'il est possible de l'entendre.

Pour l'amour on a d'abord les mots et les histoires de Tristan et Yseult, de la princesse de Clèves, de Paul et Virginie, d'Adolphe, d'Emma Bovary, de Verlaine et Rimbaud, tant d'autres, puis on cherche si les mots se poseraient comme des papillons sur les baisers fadasses du cinéma, sur le temps du

mariage, sur les angoisses de l'absence. Les mots ne font-ils pas les choses? Ne couvrent-ils pas d'illusions la banalité de nos attachements?

Pour vous ce fut comme une grâce. On croit que la grâce tombe du ciel, que l'homme touché s'affaisse au bas de son cheval, les yeux blancs. Mais elle tombe comme une pluie fine et pénètre la terre qu'elle a déjà mouillée, ou comme le soir sur un jour sombre quand les cheminées fument, que les gens sont rentrés. Il faut que le cœur lui soit prêt. Le mien était meuble, foulé des douleurs qui n'appellent plus pourquoi. Il reçut votre verbe comme l'ornière boit l'averse. Je vous attendais et je vous reconnus. Vous aviez sur chaque joue une entaille tribale tracée par vos sourires. Il avait fallu tant d'années de sourires perdus pour que le destin mît sur vous ce signe de lui-même, gage de rattraper chacun de vos sourires. Peut-être qu'à l'âge où j'entendais le chant de ma mère, avais-je vu en rêve sur une joue aimée la même double garde aux hallebardes d'un palais où on n'entrait jamais, pour s'être endormi. Ou alors c'est que je les verrai dans l'instant de mourir, quand la vie qu'on vécut rend en mourant l'aveu de celle qu'on devait vivre. Vous y serez, à ma veillée des morts, avec vos deux rides en chandelles. Vous m'aimerez toujours. Si je vous le dis, votre rire qui les creuse acquitte leur présage.

Ce fut comme une grâce. Les mots vinrent comme les sauterelles du grand fléau, ils envahirent la terre, firent des crépitations à la surface des choses et toutes choses voulurent se faire esprit. Vous ne disiez rien, mais vous aviez quelque chose à me dire que le monde célébrait. Il n'y eut plus de hasard. Le train des choses faisait des phrases. Les contretemps et les traverses étaient son ironie. Je n'avais qu'à cueillir le sens comme une confession de la terre. Il n'y eut plus un fait qui eût lieu pour rien, plus un rien qui eût pu n'être pas, plus de parole qui ne dît rien, plus un regard perdu, plus un fétu d'être que le vent emporte qui n'eût dit son mot. Les

choses passaient sans mourir. Elles pouvaient mourir, elles avaient parlé. Elles conspiraient à être, à sauver leur présence, à composer un ordre où chaque circonstance aurait été voulue. L'amour donne à l'être sa justification pour qu'il y gagne l'éternité. La vie flotta parfois à hauteur d'homme par écharpes de brume soupirées par les choses. Quelque chose pouvait s'en dire pour vous.

D'en dessous de votre victoire je vois votre visage devenu vieux, les cheveux blancs, le tour des yeux noirci. Vous me regardez du jour où vous pourriez savoir, le regard battu de sa mémoire, vos lèvres dépliées pour un sourire de dernier feu de crépuscule. N'ayez pas peur, mon âme de fin du monde, il reste plus d'amour que nous n'en pourrons vivre. Moi je vous sais d'avance. Vous qui n'êtes pas fait pour partir, je vous retiendrai jusqu'en la certitude tue et triste du départ ; de vous qui fîtes front aux combats de la vie, je recevrai le mouvement de la volonté qui dételle. Mon regard vous récapitule jusqu'en votre avenir, et dans l'amour de vos yeux fardés de vaisseaux bleus la mort est morte. Contre elle je vous garde.

Au début mon amour n'eut pas beaucoup de souci du vôtre, sauf qu'il le fallait bien pour vous retenir et pour vous faire entendre, comme des chansons chez soi à bas volume, les mots qui mailleraient vos chaînes. De près vos yeux étaient des anémones de sous la mer, fuchsia et corail, avec des cils vibratiles flottant en panache pour capturer mon espérance. Ils dansaient sur des courants aquatiques une chorégraphie indépendante de votre volonté. Nous nous regardions. Moi seule voyais dans un rayon de vitrail le creux de sable où gisaient sous les flots vos fleurs animales, invisibles aux yeux et perdues pour le monde, pourpre et turquoise, mi-fleurs mi-poissons, données pour corps à vos pensées.